

Relire *Fictions* en 2010

Patrick Bergeron

Number 120, Fall 2010

Sur et autour de Jorge Luis Borges

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61126ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, P. (2010). Relire *Fictions* en 2010. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (120), 46–47.



Par
Patrick Bergeron

Relire *Fictions* en 2010

Dans ses *Exercices d'admiration* (1986), Cioran écrit sur Borges :
« La malchance d'être *reconnu* s'est abattue sur lui. Il méritait mieux. Il méritait de demeurer dans l'ombre, dans l'imperceptible, de rester aussi insaisissable et aussi impopulaire que la nuance. Là, il était chez lui ».

Borges, qui ne croyait pas – ou affectait de ne pas croire – son œuvre digne d'être lue, aurait pu souscrire à cet avis. Or, si l'on poursuit le raisonnement de Cioran, on constate que l'infortune de Borges est totale : un quart de siècle après sa mort, l'auteur de *Fictions*¹ s'impose, tout comme Proust, Joyce et Kafka, parmi les écrivains ayant le plus profondément modifié notre rapport à la littérature. « Après l'avoir approché, écrit Claude Mauriac, nous ne sommes plus les mêmes. »

Borges a connu un destin privilégié dans l'édition française. Les deux tomes d'*Œuvres complètes*, publiés à la Pléiade en 1993 et en 1999, viennent d'effectuer un retour très attendu en librairie. Cette « réimpression révisée » constitue, à ce jour, la seule édition critique des écrits du maître argentin, un atout considérable par rapport aux *Obras completas* parues chez l'éditeur argentin Emecé. C'est dire la faveur exceptionnelle dont jouit Borges aux yeux du lectorat francophone et que confirme une longue liste d'admirateurs, de Roger Caillois (qui le révéla en France) à Queneau, Perec ou Foucault. *Les mots et les choses* sont d'ailleurs nés d'un texte de Borges dans lequel Foucault fut émerveillé par la taxinomie farfelue d'« une certaine encyclopédie chinoise ». Celle-ci, par ses rubriques singulières, confinait à l'impossibilité de penser. « Borges vaut le voyage », déclarait déjà Drieu La Rochelle en 1933. Cette déclaration est toujours vraie en 2010.

Si l'œuvre de Borges ne semble renfermer que des titres marquants, tels *L'aleph* (1949), *Le rapport de Brodie* (1970) ou *Le livre de sable* (1975), c'est pourtant par le recueil *Fictions* qu'on passe généralement pour découvrir ou retrouver le plaisir déroutant de la prose borgésienne. Ce recueil se compose de deux parties, chacune étant précédée d'un prologue. La première, « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », date de 1941 et comprend huit nouvelles. La seconde, « Artifices », est datée de 1944 et comporte neuf nouvelles. Non seulement ce livre (qui fit la gloire de Borges) réunit-il quelques-uns de ses plus célèbres récits, comme « Les ruines circulaires » ou « La bibliothèque de Babel », mais il inaugure un nouveau genre narratif : celui de la fiction qui, à partir d'un cadre fantastique ou policier, exploite les possibilités littéraires de la philosophie, de la métaphysique et des mathématiques. Voilà toute une fête de l'intelligence.

Ce n'est pas une tâche aisée que de rendre compte des récits de *Fictions*. Certains se présentent comme des notices critiques consacrées à des auteurs ou des ouvrages tantôt réels, tantôt fictifs (« L'approche d'Almotasim », « Pierre Ménard, auteur du Quichotte », « Examen de l'œuvre d'Herbert Quain », « Trois versions de Judas »). D'autres sont des contes qui examinent des perplexités cosmologiques, des apories ou des hypothèses aux prémisses saugrenues (« Les ruines circulaires », « La loterie à Babylone », « Funes ou la

Les nuits de pleine lune, il m'arrive de relire « Les ruines circulaires », de marcher dans les pas de ce rêveur éveillé...

Jean-Paul Beaumier

À la fin des « Ruines circulaires », cette image saisissante, homérique : le ciel « avait la couleur rose de la gencive des léopards ».

André Berthiaume

On entre dans l'univers de Borges par la bibliothèque, mais celle-ci donne sur la pampa, terre infinie du gaucho, et les faubourgs de Buenos Aires...

Pierre Ouellet

Voilà ce qu'il faudrait pouvoir écrire, des fragments de l'histoire universelle possible, des fables qui donnent le vertige !

Roland Bourneuf

Ai-je lu les écrits de l'homme nommé Jorge Luis Borges ou n'ai-je parcouru que l'œuvre de l'un de ses alter ego ?

Andrée A. Michaud

Internet, l'hypertexte existaient en germe dans ses bibliothèques aux ramifications infinies, à l'angle du miroir et du savoir.

Odile Tremblay

mémoire », « La secte du Phénix »). Dans « Les ruines circulaires » par exemple, un homme est occupé à rêver un autre homme, avant de comprendre qu'il a lui-même été rêvé par quelqu'un d'autre. Dans « Funes ou la mémoire », un jeune homme, cloué dans son lit depuis qu'un cheval l'eut renversé, possède un don de perception et de mémoire infailible. Un troisième groupe rassemble des histoires policières (« Le jardin aux sentiers qui bifurquent », « La forme de l'épée », « Thème du traître et du héros », « La mort et la boussole »). Ce dernier ensemble sied particulièrement à Borges, qui fut un grand lecteur de Poe et de Chesterton.

Il ne faut toutefois pas s'attendre à lire de rassurantes résolutions de crimes. Borges donne peut-être la clef de ses énigmes mais chaque énigme en recouvre une autre. C'est le cas avec « La mort et la boussole », nouvelle préférée d'Harold Bloom et dans laquelle Robert Yergerau percevait l'« image exacte d'un monde qui bascule ». Le détective Erik Lönnrot, qui fait penser à Dupin, le détective raisonneur de Poe, tente d'élucider le meurtre d'un rabbin, bientôt suivi de deux autres homicides perpétrés dans des circonstances similaires. Lönnrot découvre la loi qui régit la série d'assassinats, le tétragramme. Il espère alors empêcher un quatrième meurtre et écrouer les assassins. Ce sont pourtant eux qui se saisissent de lui et l'exécutent.

« Faiseur de labyrinthes », a-t-on dit de Borges, en référence à un essai de 1965 d'Ana María Barrenechea et qui, avec *Chez Borges* (2003) d'Alberto Manguel, demeure l'une des meilleures introductions à son univers débousso-



lant, un univers reconnaissable à ses symboles (les miroirs, les labyrinthes, les tigres, les armes blanches...) et peuplé de bibliophiles et de bibliothécaires.

Avec Borges, la littérature appartient davantage aux lecteurs qu'aux auteurs.

Comme Borges l'a dit : « Tout sort d'un livre, et tout finit dans un livre ». Lui-même bibliophage, il nous a légué une conception originale de la littérature, assimilant celle-ci à une vaste partition écrite par plusieurs mains, toutes époques et géographies confondues. Avec Borges, la littérature appartient davantage aux lecteurs qu'aux auteurs. Borges n'a cessé de réinventer le bonheur que procurent les livres en réécrivant les lois de la réalité en fonction des lectures, parfois les plus folles, nées de son cerveau. Ses fictions nous entraînent ainsi dans de stupéfiantes aventures de l'esprit.

« Je soupçonne Borges d'avoir reçu l'infini de la littérature », écrivait Blanchot. Soupçonnons, à notre tour, la littérature d'avoir reçu de Borges l'infini. **NB**

1. Jorge Luis Borges, *Fictions*, traduit de l'espagnol par Paul Verderyoye, Nestor Ibarra et Roger Caillois, Folio, Paris, 2009, 187 p. ; 9,95 \$.

Ne pas être un homme, être la projection du rêve d'un autre homme, quelle humiliation incomparable, quel vertige !

Tout père s'intéresse aux enfants qu'il a procréés (qu'il a permis) dans une pure confusion ou dans le bonheur ; il est naturel que le magicien ait craint pour l'avenir de ce fils, pensé entraille par entraille et trait par trait, en mille et une nuits secrètes.

« Les ruines circulaires », p. 59.

Quand on proclama que la Bibliothèque comprenait tous les livres, la première réaction fut un bonheur extravagant. Tous les hommes se sentirent maîtres d'un trésor intact et secret. Il n'y avait pas de problème personnel ou mondial dont l'éloquente solution n'existât quelque part : dans quelque hexagone.

L'univers se trouvait justifié, l'univers avait brusquement conquis les dimensions illimitées de l'espérance.

« La bibliothèque de Babel », p. 76.

Il [Irénee Funes] avait appris sans effort l'anglais, le français, le portugais, le latin. Je soupçonne cependant qu'il n'était pas très capable de penser. Penser c'est oublier des différences, c'est généraliser, abstraire. Dans le monde surchargé de Funes il n'y avait que des détails, presque immédiats.

« Funes ou la mémoire », p. 118.